

les dévouements que nécessite la propagation de l'Évangile, donne efficace à ces quelques lignes que nous venons d'écrire sous son regard !

MISSION DU LESSOUTO.

Situation générale. — Nos frères du Sud de l'Afrique continuent à se plaindre d'une notable recrudescence de mauvais vouloir et d'opposition dans leur entourage. Décidément la convocation d'un Synode a fait croire aux indigènes inconvertis qu'on voulait en finir avec leurs idées et leurs usages par un coup d'autorité. Les troupeaux commencent à souffrir de l'agitation qui règne autour d'eux. Les membres timides se laissent trop impressionner par les menaces des païens et les esprits récalcitrants (il y en a partout) prétendent que l'institution nouvelle fera plus de mal que de bien.

Les missionnaires et leurs disciples les plus éclairés pensent qu'il suffira d'un peu de fermeté pour ramener le calme et que l'on ne tardera pas à reconnaître que le Synode a fait faire un grand pas à la cause de l'indépendance de l'Église et à celle de la civilisation chrétienne.

Annnonce officielle de la mort de M. Samuel Rolland, envoyée d'Hermon, au nom de la Conférence, par M. le docteur Casalis.

Hermon, 25 janvier 1873.

Messieurs et très honorés Directeurs,

Après l'excellent M. Gosselin, voici M. Samuel Rolland qui vient d'entrer dans le repos éternel, et c'est encore à moi qu'est dévolue la tâche de vous annoncer le décès de cet autre vétéran de notre œuvre. Pellissier, Lemue, Fré-

doux, Daumas, Gossellin, aujourd'hui Rolland ! Quelles pertes ! Hélas ! notre pauvre mission se découronne ! La première génération a passé et nos « vieux » d'à-présent sont ceux qu'on appelait il n'y a que quelques années les « jeunes. » Je n'ai pas l'intention de vous faire ici « l'éloge » de notre frère décédé. Une vie telle que la sienne, une œuvre comme celle qu'il a faite sont du domaine de l'histoire des missions de ce siècle, et quiconque a suivi le développement de l'œuvre du Lessouto n'a pas besoin qu'on lui apprenne à connaître M. S. Rolland. Comme je l'ai fait pour M. Gossellin, je me bornerai à vous parler des derniers moments du bienheureux défunt.

Vous savez que, depuis dix ans au moins, M. Rolland avait senti ses forces défaillir progressivement. D'abord atteint d'une cataracte double, opérée il est vrai avec beaucoup de succès au Cap, il n'est revenu, il y a trois ans, au Lessouto que comme un invalide, trop faible pour s'occuper de l'Eglise qu'il avait fondée. « Je veux laisser mes os sur terre missionnaire, » disait-il à ses gendres, qui auraient voulu lui persuader de s'établir dans un village de la colonie, et c'est en effet auprès du temple d'Hermon que ses restes mortels ont été déposés. Depuis un an, ses forces baissaient rapidement : d'abord, il n'a plus voulu sortir de la petite maison qu'il occupait, puis il n'a plus quitté sa chambre à coucher ; enfin, le 3 janvier, il s'est alité et il a expiré le 18, au lever du soleil.

M. Rolland ne parlait jamais beaucoup de ses sentiments intimes, encore moins a-t-il pu le faire depuis que sa langue appesantie ne lui a plus permis que l'usage de quelques monosyllabes. Mais une vie toute entière passée au service de Jésus-Christ parle assez ; toute une existence de foi et d'activité chrétienne n'a pas besoin d'être scellée par une profession suprême sur le lit de mort. Je ne crois pas que notre frère ait beaucoup souffert ; il y avait pa-

ralysie des facultés physiques aussi bien que morales. Il s'est éteint tout doucement, sans lutte, sans effort, faute de force vitale, comme une lampe cesse de brûler lorsque l'huile est toute consumée. Vieil athlète fatigué, il s'est endormi sur le sein de son Maître, et maintenant restent les œuvres qui témoigneront longtemps de sa foi et de son dévouement. Sa digne compagne a eu la douceur de le soigner jusqu'au dernier moment. A la voir si frêle, si chétive, si infirme, on aurait cru qu'elle serait la première à quitter ce monde, mais le Seigneur lui avait réservé un précieux privilège, celui de trouver dans son dévouement des forces et une énergie presque surnaturelles.

Par une coïncidence bien remarquable, M. Kohler est arrivé à Hermon la veille de la mort de M. Rolland, et a pu voir de ses yeux le missionnaire dont il avait tant entendu parler dans le pays de Montbéliard. Non-seulement le vétéran et le conscrit étaient compatriotes, mais ils appartenaient à la même paroisse. M. Kohler est venu de la baie d'Algoa avec une célérité remarquable, et deux mois, jour pour jour, après son départ de Paris, il foulait le sol du Lessouto, malgré plusieurs retards. On aurait dit que le Seigneur hâtait sa marche pour qu'il pût avoir le privilège de voir ici-bas son vénérable devancier. Est-ce trop présumer que de demander à Dieu d'accorder à son jeune serviteur une carrière aussi bénie et aussi utile que celle qui vient de se terminer ?

Nos frères Maitin, Duvoisin, Maeder, Dyke et Preen sont venus nous aider, mon cher ami M. Emile Rolland et moi, à rendre les derniers devoirs à celui que nous avons eu le privilège de veiller ensemble pendant plus de quinze nuits. Une foule immense est accourue à l'enterrement du doyen des missionnaires de notre Société. Ah ! puissent les paroles prononcées à cette occasion être une semence de vie qui germe et se développe pour la gloire de Dieu !

Puisse cette tombe rappeler sans cesse aux Bassoutos l'amour de ceux qui ont tout quitté pour leur apporter l'Évangile!

Quelques mots de M. Kohler sur son voyage.

Morija, 1^{er} février 1873.

Cher Monsieur Casalis,

Il est temps que je vous annonce mon arrivée au Lessouto, car je suis dans ce pays depuis quinze jours déjà. Grâce à la vitesse avec laquelle on voyage maintenant, même en Afrique, je suis arrivé à Hermon le 16 janvier, deux mois après mon départ de Paris. Partis du Cap le premier jour de l'an, nous étions à Port-Elisabeth le 3, au matin. Le temps était beau, nous entrâmes dans le port sans difficulté, si toutefois on peut dire que la baie d'Algoa ait un port, car les vaisseaux y sont tout autant exposés au naufrage, si ce n'est plus, que sur les côtes les plus mauvaises. Quelques jours avant notre arrivée, quatre navires avaient été arrachés à leurs ancres et étaient venus se briser sur les rochers du rivage. On jeta l'ancre en face de Port-Elisabeth, ville de triste apparence, où l'on voit constamment des nuages de sable s'élever dans les airs. Point de verdure, à peine quelques arbres rabougris. M. Gordon nous envoya une barque qui nous conduisit immédiatement à terre. Après avoir passé à la douane, nous nous mîmes à la recherche d'un hôtel. Nous trouvâmes assez facilement à nous loger, mais nous dûmes nous séparer. Dès que j'eus terminé mes achats, je pris la diligence pour Graham's-Town, charmante ville, aussi verte que celle que je venais de quitter était poudreuse et nue. Les rues sont ombragées par de magnifiques saules, des chênes et autres arbres. Il y a aussi de très beaux jardins; c'est un petit paradis pour qui vient de Port-Elisabeth. Trois jours après notre arrivée dans cette ville, je quittai nos frères